Carnets de route

Autor(en): **Savary, Géraldine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **34 (1997)**

Heft 1305

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1015157

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Carnets de route

Walk the walk, *le dernier film de Robert Kramer, nous fait découvrir l'Europe, de Marseille à Odessa. Comme dans ses films précédents, il nous propose un autre regard sur une Europe en train de se faire.*

ROBERT KRAMER EST un exilé; sa voix aux résonances anglophones nous le rappelle au début du film. Robert Kramer est un nomade, ses mains inscrivent sur les pages d'un carnet les repères de son voyage. Robert Kramer est un conteur, un conteur un peu désemparé, un peu silencieux, mais qui parle par les images. Normal, Robert Kramer est un véritable cinéaste, mêlant documentaire et fiction, héritier de Joris Ivens ou de Chris Marker.

Les longs voyages de Robert Kramer

De ses anciens voyages, de ses anciens films, de son passé gauchiste, son œuvre est marquée, mais épurée et solitaire. Robert Kramer ébauche des cartographies, qui vont du Nord au Sud, des révolutions aux oppressions, de la nature aux conglomérats humains. Suivre sa cartographie intérieure l'amène souvent hors des sentiers battus de l'image cinématographique; ses voyages sont quelquefois linéaires – *Road number one* était un périple à la Kerouac à travers les États-Unis; quelquefois, il retourne à son point de départ, ferme la boucle – en 1969, il filmait la guerre du Vietnam, *People's war*, en 1991, il revenait sur ses pas pour retrouver un pays où «les images du Nord tombaient comme des obus sur les cibles de la vie quotidienne».

Walk the walk actuellement sur les écrans romands est un film d'arrêt sur images: arrêt sur le mouvement de la nature et l'immobilité creuse des bâtiments, arrêt sur les visages et les ombres qui les masquent. Robert Kramer filme cette fois-ci le Sud de la France, le rythme des champs, les flamands roses en migration, une nature offerte, ondulante; et en négatif apparaît un paysage industriel figé, désenchanté, des voies de chemins fer maussades, des gravières délaissées, des ports rouillés; un monde sur le déclin, fait de coquilles vides. Les sons prennent alors toute leur importance: les poulies dans les ports grincent, les cordes des bateaux glissent, les trains crissent péniblement. Et dans ces images, immobilisées au moment où elles naissent, trois personnages s'interrogent sur leur ancrage au monde, sur leur lieu d'existence originelle. Le père et la fille décident de partir, la mère reste à quai. L'homme par la mer, parcourant ainsi l'Europe, de Marseille à Odessa. La jeune femme, les pieds au sol, au hasard de la boussole. Boussole, ce film l'est aussi pour repérer, retracer notre appartenance à une Europe où tout reste encore à (re) faire.

Après le film de Kramer, était programmé le monologue de Jean Ziegler, ses leçons de morale et ses gesticulations outragées. Entre le vrai nomade et le baroudeur de salon, le public a pu juger. *gs*

MÉDIAS

Plus que centenaire, la vieille *Gruyère* a rajeuni

POUR LA SEPTIÈME FOIS, *La Gruyère*, sous-titrée pendant longtemps «en avant la Grue», journal du Sud fribourgeois change de maquette. Le volatile, autrefois héraldique, s'élance – signe d'ouverture – vers d'autres horizons que les frontières gruyériennes. *La Gruyère*, trihebdomadaire né en 1882, tire aujourd'hui à 15000 exemplaires. Elle se partage le territoire fribourgeois avec *La Liberté*. Vieux ennemis politiques, les deux journaux du canton restent maintenant concurrents uniquement sur la part de lectorat à conquérir. Car les antagonismes et les animosités politiques furent longs à s'émousser. Longtemps organe du PDC et des sœurs à cornettes, appelée la *Pravda* dans le canton, *La Liberté* mit du temps à s'émanciper des voix du Seigneur et des politiques. Et c'est sous les règnes de François Gross, de Laurent Rebeaud et actuellement de Roger de Diesbach, qu'elle adopta l'œcuménisme politique.

L'ennemi des «tépelets»

Quant à *La Gruyère*, si sa volonté première fut pendant plus d'un demi-siècle d'être un journal «agricole, politique et indépendant», elle n'en fut pas moins le porte-parole des radicaux, parti de l'opposition installé dans l'enclave de Bulle, ennemis farouches des «conservateurs» des «tépelets» fribourgeois. En 1939, l'arrivée de Gérard Glasson qui régnera pendant des années sur le journal local va durablement lui imposer son rôle de «moniteur politique». Les querelles politiques entre *La Gruyère* et *Le Fribourgeois*, le journal conservateur de Bulle, furent épiques, allant parfois jusqu'au procès. C'est en 1976, au moment où l'Imprimerie St-Paul – propriété de la Congrégation de l'Œuvre de St-Paul – devient discrètement actionnaire majoritaire du journal que les radicaux perdent un peu de leur hégémonie, bien qu'ils gardent un pied solide dans le journal. Mais leur fief est alors assiégé et *La Gruyère* s'émancipe de la tutelle radicale.

En 1978, Gérard Glasson lâche la responsabilité du journal et c'est Michel Gremaud qui pendant dix-sept ans va donner à *La Gruyère* son caractère à la fois régionaliste – il devient le journal du Sud fribourgeois – et plus indépendant politiquement. La nouvelle équipe, rajeunie, et sous la responsabilité d'un nouveau rédacteur en chef Patrice Borcard, renforce encore cette tendance alors que la Gruyère va aborder le troisième millénaire. Le journal maintient sa vocation d'une information de proximité – on peut toujours y acheter une chèvre pour la Bénichon, la page en patois a sa place dans les colonnes; mais les pages se sont enrichies d'articles de réflexion, d'éclairages originaux permettant la pluralité des opinions.

La preuve, on y retrouve quelquefois des articles de *Domaine public*. *gs*